

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
Etranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON)

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. WAGRAM 67-44, 67-45
Adresse télégraphique EXCEL-PARIS

LES GLORIEUX GARIBALDIENS SOLDATS DE LA LIBERTÉ



Quand éclata la guerre, ils accoururent, suivant l'exemple de l'ancêtre, écoutant l'appel du sang. On les vit se battre dans l'Argonne. On vit tomber certains d'entre eux. Au jour où leur patrie se joignit aux peuples de l'Entente, les fils de Garibaldi rejoignirent leurs drapeaux. Ils combattent en ce moment côte à côte. Ce sont Ricciotti (1), Menotti (2) et Sante (3). On les voit ici traversant un village de montagne, en route vers de nouvelles prouesses.

LA VIE FÉMININE

Page 2 : Les orphelins, par VALENTINE THOMSON. — Nos enfants, par PIERRE MILLE.

Page 9 : Sur le vif, par MARIE GALTIER. — Campagne d'hiver, pour notre vestiaire.

Page 10 : Tommy apprend à faire la cuisine.

LES ORPHELINS

Par un sentiment de solidarité bien naturelle, les veuves et les enfants de ceux qui ont été tués au front nous préoccupent tous. Il semble que nous ayons contracté envers eux une dette sacrée. Des œuvres se sont fondées pour recueillir immédiatement les orphelins. Il faut, en effet, adopter en quelque sorte ces pauvres petits, victimes du dévouement patriotique de leurs proches. Afin que ne pèse pas sur eux une véritable injustice, nous devons leur donner les moyens de continuer leurs études et leur vie, comme si le père était encore là pour veiller sur leur destinée et leur ouvrir la carrière. Moralement aussi bien que matériellement, nous devons assurer leur sort.

Les mères se sont mises courageusement à l'œuvre afin d'assurer le pain quotidien de leur petite famille. Mais, trop souvent, elles ne savent à qui la confier pendant leurs heures de travail. La nécessité du salaire les entraîne à l'atelier, loin du logis. En ce temps de vacances, impossible d'envoyer l'enfant en classe. Presque impossible aussi, pour celles qui n'ont jamais quitté leur petit, d'ajouter au deuil la cruauté d'une séparation, même momentanée.

Il y a deux remèdes au mal. Le plus urgent est de fournir aux veuves un travail qui leur permette de rester au foyer. En même temps, elles pourront fournir un labeur utile à l'activité générale et continuer, en élevant leurs enfants, à préparer la France de demain. Et cet atelier familial n'est pas une utopie, pour nombre de travaux artistiques ou industriels : fleurs, bijoux, reliures, articles de Paris, tout cela peut être fait à domicile. Certaines œuvres, comme *Francis*, *Adelphie*, ont déjà donné l'exemple. Il suffit d'organiser le travail féminin, de réserver avant tout aux femmes les besognes qui peuvent être exécutées au logis.

D'autre part, les colonies de vacances ont secouru celles qui ne peuvent pas surveiller leurs enfants pendant leurs heures de travail. Œuvres excellentes, qu'on pourrait peut-être encore perfectionner.

En effet, elles n'apportent aux mères de famille un allègement que pendant l'été. Mais l'école rouvre. Ne serait-il pas possible d'étudier la création de repas en commun, qui réuniraient les enfants après la classe ? Ainsi les débutantes, celles qui ne savent pas encore mener de front leur travail et leur rôle de ménagère, trouveraient là une sorte de régime de transition.

Les épreuves de la guerre vont créer une nouvelle vie sociale. L'Etat, les grandes associations, vont évidemment secourir les masses en général. L'œuvre des entreprises privées doit s'efforcer de soulager immédiatement chaque misère particulière.

La guerre aura fauché la jeunesse de nos écoles. C'est à nous de préparer les enfants à boucher les vides dans les rangs, de les mettre en mesure de s'élever, d'atteindre leur plein épanouissement.

Remplaçons auprès des veuves et des orphelins l'appui qui leur a fait défaut. Ne nous contentons pas de donner du pain. Donnons aussi la nourriture morale : l'hygiène, l'instruction, l'éducation. Que la France de demain, mère prévoyante, prépare la pâture pour les petits dont des Barbares ont détruit le nid...

Valentine Thomson.

Un neutre les démasque

AMSTERDAM. — Dans le *Telegraaf*, M. Jac Rinse écrit qu'au mois de mars dernier, des Allemands notables ont sollicité sa collaboration pour créer dans la presse néerlandaise un mouvement de sympathie en faveur de l'Allemagne.

Le montant des frais n'importait point. Toutes les conditions étaient acceptées d'avance. Le but était de faire acquiescer au gouvernement la certitude que l'opinion publique ne s'opposerait pas à l'occupation des forts de la mer du Nord par l'Allemagne en vue de l'accélération des opérations de guerre.

M. Rinse refusa et mit le ministre des Affaires étrangères des Pays-Bas au courant de ces conversations.

En attendant...
NOS ENFANTS

... Si je voulais, j'aurais toute une série; et elle pourrait durer jusqu'à la fin de la guerre.

Il y avait quatre mois que celui-là avait atteint ses dix-sept ans. Engagé volontaire, sorti du dépôt au bout de deux mois d'entraînement, on l'avait envoyé près d'Arras, au moment même de la grande bataille du mois de juin; ainsi le destin voulait que cet enfant tombât, pour son début, sur un des moments des plus rudes, sur l'heure peut-être la plus farouche de cette guerre farouche.

On l'avait placé dans une tranchée de première ligne : de celles que l'artillerie lourde ennemie, dans la préparation des contre-attaques, bouleverse, comme les socs de milliers de charrues gigantesques retourneraient un champ... Quand les projectiles ne tuent pas, ils endorment; leur insupportable bruit cause une sorte de mortelle hypnose.

L'un après l'autre ses camarades tombent. D'un autre point de la tranchée, moins menacé, moins arrosé, on s'émue de ce silence, de cette immobilité : rien ne bougeait plus, là-bas ! Alors un homme se dévoua. Celui-là aussi était un héros ! Sous l'ouragan de fer qui fauchait toutes choses autour de lui, de la terre, des cailloux, des corps déjà inertes, il se glissa jusqu'à cette tranchée devenue muette, cette tranchée qui paraissait abandonnée, et qui, pratiquement, était intenable.

Ses défenseurs ne l'avaient pas abandonné. Tous étaient morts ou blessés; et elle tenait toujours. Dans un creux du talus, l'enfant intact, miraculeusement épargné, s'était assis, son fusil entre les jambes.

Le soldat, ému du courage de ce gamin, aux joues claires et tendres comme celles d'une jeune fille, lui cria, presque indigné :

— Qu'est-ce que tu fais là ?

L'autre tourna vers lui deux yeux ingénus :

— On nous a dit de rester là, dit-il, d'une voix toute simple. Je reste : personne n'est venu me dire de partir.

Et je vous raconte cette chose sublime comme on me l'a racontée, sans ajouter un mot. Car le sublime ne se commente pas.

Pierre Mille.

LES ALLEMANDS FORCENT DES HOLLANDAIS à fabriquer des munitions

TILBOURG. — Il y a environ trois semaines, un certain M. Bogoers, habitant la ville, vint informer la police de la disparition de son fils, âgé de dix-huit ans, qui allait souvent comme colporteur le long de la frontière avec du chocolat et d'autres marchandises. On craignait que le jeune homme ne se fût égaré au delà de la frontière, où les Allemands l'auraient fait prisonnier.

On n'entendait plus parler du jeune homme, quand tout à coup, hier soir, on le vit revenir en bonne santé et rapportant à ses parents une somme d'une centaine de florins. Il avait, en effet, été arrêté à la frontière et emmené à Oberhausen, où on l'avait contraint à travailler dans une fabrique de munitions. Il y gagna 100 marks par semaine, mais il avait, dit-il, un travail si rude que cette vie n'était pas supportable. C'est pourquoi il s'est enfui dès qu'il en vit l'occasion. (Maasbode.)

L'HUMOUR ET LA GUERRE



S'enfuit si bien qu'elle... crèvera...

(Dessin exécuté par un artiste suédois, M. Albert Sjöberg.)

Echos

HEURES INOUBLIABLES

1^{er} SEPTEMBRE 1914. — Poissons est bombardée par les Allemands, dont l'aile droite descend vers le sud. Dans la région de Compiègne-Soissons-Creil, divers engagements se produisent. Vers la Prusse orientale et la Pologne, l'ennemi dirige des contingents prélevés en Belgique. Un zeppelin est abattu par les Russes sur la frontière polonaise. Deux taubes passent sur Paris. Malgré l'heure grave, la presse, unanime, salue le triomphe final et recommande la paix des esprits et des cœurs.

Princes héritiers.

Il est, au monde, divers princes et futurs rois ou empereurs qui questionnent l'avenir avec quelque anxiété. L'héritier du trône autrichien n'est point certain de trouver entier le patrimoine qu'il doit recueillir de François-Joseph. Et tandis que dans les rangs de l'armée allemande le prince de Wied, ex-roi d'Albanie, se souvient de l'âge d'or, l'archiduc Charles-Etienne ne prend qu'à demi au sérieux cette offre de régner sur la Pologne, qui s'élabora entre Vienne et Berlin. Le kronprinz n'en mène pas l'air et tient pour problématique, quand il en médite avec lui-même, la cérémonie de son sacre, après la mort de Guillaume, deuxième du nom. Par contre, le prince de Galles est heureux et confiant. Il est soldat à l'âge où l'on est à peine bachelier, et il vient de jurer que jamais, au grand jamais, il n'épouserait une princesse allemande. C'est un fameux souci écarté pour toujours. Mieux ! Il a affirmé qu'il allait innover en matière d'union royale : « J'épouserai, dit-il, la fille d'un pair d'Angleterre. »

Ces demoiselles de la pairie n'en dorment plus.

L'astucieuse fleuriste.

Une petite marchande de fleurs à la charrette fait d'assez bonnes affaires dans le voisinage de Notre-Dame-de-Lorette. Elle a un bon truc, il lui réussit. A tous les messieurs qui passent, elle dit :

— Achetez-moi quelque chose pour votre femme.

Souvent, on ne répond pas et c'est à recommencer. Mais, il arrive — souvent aussi — que le Parisien apostrophé s'excuse :

— Je ne suis pas marié.

La fleuriste n'attend que cette réplique. Elle lance aussitôt :

— Achetez-moi quelque chose pour votre fiancée !

Pour en avoir le dernier mot, le monsieur rétorque :

— Je ne suis pas fiancé.

Alors, la marchande, triomphante :

— Du coup, vous allez m'acheter quelque chose pour fêter votre bonheur d'être célibataire !

Le monsieur rit, il est pris. Il achète. Et les affaires ne vont pas mal.

Pour chercher entre les lignes.

Plusieurs lecteurs nous ont demandé en quels livres antiques ils pourraient faire des recherches afin d'y découvrir des présages sur la guerre d'aujourd'hui et sur ses conclusions. C'est un jeu comme un autre, et nous ne saurions mieux les conseiller qu'en leur signalant les Saintes Ecritures, le *Tripitaka* des bouddhistes, les quatre livres, *Sseu Chou*, des Chinois, les trois *Vedas* des Hindous, les *Eddas* des Scandinaves, le *Zend Avesta* des Persans et le Coran mahométan.

Ce sont là les sept Bibles du monde, et, pour les enquêteurs, nous espérons que voilà assez d'ouvrage. Dans quelques années, nous leur désignerons d'autres sources.

Le caractère un peu vif.

Un journaliste américain qui suit — de loin, car les ordres sont sévères — les opérations du Trentin à en, naguère, l'occasion de rencontrer le roi d'Italie. Monarque et reporter ont évoqué une curieuse histoire dont ils furent les héros il y a huit mois. C'était dans Rome, en un carrefour exigü. Deux voitures y débouchaient ensemble par deux voies différentes. L'Américain conduisait l'une et le chauffeur de l'autre est... Victor-Emmanuel. Evitant l'accident, le journaliste apostrophe celui qui vient de manquer faire un malheur.

— Des maladroits comme vous devraient être pendus ! erie-t-il au roi, qu'il n'a, certes, pas reconnu.

— Devant le palais royal, répond Victor-Emmanuel en riant.

L'incident fut clos sur ces brèves explications. Trois jours après, il y avait réception de petit gala à la cour et, par son ambassade, le citoyen des Etats-Unis put y assister. Parmi les hôtes du Quirinal, le roi d'Italie reconnut cet homme glabre qui, naguère, l'envoyait pendre, et, amicalement, lui dit :

— Tous les Américains ont-ils le caractère aussi vif que vous ?

Brusquement, le reporter-chauffeur reconstitua la scène du carrefour. Et on devine ce que furent ses excuses.

Mot de poilu.

C'est l'un des derniers embusqués. L'autre soir, au café, il s'attire une histoire. Un peu confus, il vide son bock en hâte et s'en va, suivi des yeux par un public amusé.

Alors, le poilu, qui lui a adressé de si vifs reproches :

— Enfin, il est parti sur l'affront !

LE VEILLEUR

LA REVUE du Moulin-Moulin sur le front

Malgré les difficultés de recruter une troupe... de théâtre, une revue fut, en seize jours, composée, répétée et jouée à proximité de la ligne de feu.



Sur le front, 25 août.

Oui, une revue, et pas comme vous l'entendriez peut-être, parce qu'il s'agit du front; une revue avec un compère, une commère — parfaitement, une commère, une délicieuse commère — une revue conçue, écrite, répétée dans la tranchée et exécutée dès que notre bataillon a gagné, à 3 kilomètres des Boches, son cantonnement de repos mensuel. Ne voilà-t-il pas de quoi faire naître dans les innombrables journaux des armées une rubrique nouvelle : celle des théâtres ?

Une revue, c'est assez difficile à raconter. C'est pourquoi, si vous devez excuser ses auteurs de ne point oser affirmer avec l'autorité qu'il faudrait qu'elle fût à la fois drôle, spirituelle et touchante, il ne faudrait pas non plus, suivant une coutume boulevardière, ne juger de sa valeur que par le nombre de ses représentations.

D'ailleurs, toutes ces choses de notre vie quotidienne qui, mises en scène, les ont fait rire, nos braves poilus, vous paraîtraient sans doute d'un intérêt assez mince.

Comme nous avons appris, au cours de cette guerre de tranchées, la valeur du temps, et qu'on s'est fait une règle de la patience, on ne balançait point à nous accorder, pour composer, écrire, apprendre et répéter une revue qui durerait « au moins deux heures », le laps de temps, qu'on jugea même excessif, de seize jours ! Il n'y avait plus qu'à s'exécuter.

On se mit donc au travail. Vous ne sauriez croire combien la contemplation, pendant douze heures par jour, de cette ligne jaunâtre où, à deux cents mètres, on présume — parce que c'est une tradition — qu'il y a des Boches, porte peu à l'invention aimable ou folâtre. Et vous admettez assurément qu'il faut avoir l'âme stoïque pour pouvoir songer à faire rire les autres lorsqu'un calcul mental obsédant vous démontre que votre tour de permission ne viendra guère avant 1918 !

C'est vraiment une situation bien douloureuse que celle de revuistes régimentaires. L'administration de la guerre, qui ne recule pourtant pas devant une réglementation même paperassière, n'a point codifié les règles de ce genre de revue, et qui doit être pourtant, avant tout, une revue des cadres ! Car qui chicanerait-on, si l'on ne chinait son supérieur. Il fallait donc on ne pas faire rire nos camarades, ce qui eût été une trahison, ou risquer les arrêts de rigueur, ce qui n'est pas d'une folle gaité. Tout le génie des signataires de cette revue a consisté simplement à avoir des chefs spirituels, et qui ont ri tous les premiers.

Avec toutes ces petites histoires qui sont à présent toute la trame de notre vie, histoires du bataillon, histoires de la compagnie, histoires du major, nous avons composé notre revue. Ajoutez-y quelques personnages d'actualité : le censeur des lettres, une « marraine » sentimentale qu'on aurait pu prendre pour un diplotocus mis à jour en creusant une tranchée, un communiqué retour d'Orient, un halluciné qui a cru voir un Boche, alors que jamais personne n'a vu un Boche; une grande offensive qu'on a égarée, un indigeste pain K K, un permissionnaire, un « crapouillot », autrement dit « beaucoup de bruit pour rien »; coupez le tout de couplets chantés sur des airs de marche, et vous aurez quelques-unes des scènes de cette revue, où pourtant, à côté des charges et des galéjades, nous avons voulu qu'on entendît les chers grands mots pour lesquels nous nous battons et qui font encore toute notre vaillance.

Nos souvenirs de vieux Montmartrois accommodant le nom de la ferme que défend notre tranchée nous donnèrent un titre : *la Revue du Moulin-Moulin*.

Vous ne sauriez croire combien il est difficile, malgré l'énormité de nos effectifs, de recruter une petite troupe... de théâtre.

Notre tâche, par bonheur, fut singulièrement facilitée par le concours que nous apporta notre caporal brancardier, qui, sous la croix rouge de son brassard, dissimule un « Espoir » de notre Conservatoire. Le caporal Ezeand nous fournit la plus vive, la plus pétillante et la plus gracieuse des commères. O Chenal ! vous eussiez peut-être été jalouse à le voir, au final, drapé dans nos trois couleurs, clamant l'hymne guer-

LE COMPÈRE ET LA COMMÈRE

rier ! Il est vrai que son chant avait pour le soutenir l'orchestre le plus émouvant : la grande voix inéssante des canons !

À côté de cet « Espoir », nous avons été assez heureux pour grouper de véritables « révélations », tel ce petit sergent paraissant avec un égal succès en marraine-diplotocus et, l'instant d'après, en « charmante petite Croix-Rouge ».

Les auteurs eux-mêmes firent, en des rôles divers, de leur mieux, et tout le monde apporta à cette représentation de la bonne humeur et une insouciance absolue des feux... de la rampe.

Songez pourtant que c'était plus impressionnant que bien des attaques, puisqu'il y avait le général !

Cependant, la tâche la plus ardue nous restait encore : monter la pièce, trouver costumes et accessoires. Par une singulière fatalité, lorsque les uns, prenant sur leur sommeil, auraient pu répéter, les autres étaient de garde. Il en résulta peut-être un peu de flottement dans les entrées; mais c'est une



Le maquillage de « la commère »

aventure qui arrive même à des gens pas bien, et Guillaume, notamment, manqua de beaucoup plus celle qu'il comptait faire à Paris !

Quant à la question des costumes, il nous fallut bien attendre d'avoir gagné nos cantonnements de repos pour la solutionner. Il fallait de toute nécessité pour la commère — qui n'était autre que la Victoire — une robe décente. Ce fut alors dans les maisonsnettes de ce village en ruine, depuis un an abandonné, une véritable chasse aux vieilles hardes. Une robe rouge ! un corsage bleu ! Oh ! la magnifique costume que l'on allait pouvoir tailler là-dedans pour une commère incarnant la Victoire de nos trois couleurs !

La commode de Mlle l'institutrice fut aussi discrètement fouillée. Elle fournit anonymement quelques bouts de ruban, du velours, un éventail et... une per-ruque ! Nous étions sauvés ! La Victoire — qui est une petite personne dans le genre de l'Occasion — ne se présenterait point à nos poilus avec l'apparence d'un bagnard, la tête complètement rasée !

Et, à la vérité, ce fut la chose la plus comique et la plus poignante aussi que, dans ce petit village, cette recherche fiévreuse et indiscrete parmi toutes ces pauvres loques abandonnées.

Mademoiselle l'institutrice, qui êtes partie si précipitamment il y a un an, si l'on a coupé un peu dans vos rubans, sachez que ce sont des hommes qui ont bouleversé votre tiroir et que vos petits secrets demeurent. Sachez que tout le roman probablement contenu dans ce monceau de lettres et de photographies éparpillées parmi les loques, sans chercher à les parcourir, nous l'avons pieusement noué d'une de ces faveurs que nous vous empruntons !

Léo Gerville-Réache.
Marcel Bégon.

SUR LA SPIRALE des cols aux portes de Rovereto

[DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL]

Vérone, août.

« Nous sommes en pleine Vallarsa, aux portes de Rovereto, me dit l'officier qui m'accompagne. À gauche, vous apercevez le mont Zugna-Torta, qui est en nos mains. Là-bas, dans le creux de la vallée delle Prigioni, voici le pont que les Autrichiens ont fait sauter, en se retirant. Ce pont sur le Pasubio leur avait coûté trois ans de travail ; il était une œuvre hardie et magnifique.

» Sa destruction représentait une difficulté énorme pour notre marche en avant, qui ne pouvait pas être retardée. Eh bien, regardez avec votre jumelle... La route décrit une courbe audacieuse en descendant jusqu'au torrent, pour remonter de l'autre côté. Tout cela a été coupé et creusé dans le roc. Le général avait donné six heures de temps au génie pour accomplir le travail. Six heures après, les canons lourds parcouraient la nouvelle voie et avançaient pour protéger l'infanterie, qui occupait rapidement les villages abandonnés par l'ennemi. »

Au faite d'un col, un château aux murs patinés par les siècles, dresse ses quatre tours crénelées. C'est, ou, pour mieux dire, c'était la demeure des barons L..., des renégats *autrichiens*, c'est-à-dire partisans du régime autrichien. Ils ont déguerpé aux premiers bruits des canons italiens, mais ils avaient laissé comme gardien un vieux domestique. Or, pendant les premiers jours de l'avance italienne, on s'était aperçu que l'ennemi était parfaitement au courant des mouvements de nos troupes. Où était l'espion ? Après trois jours de recherches fiévreuses, les soldats remarquèrent que le solitaire habitant du manoir devait être doué d'un appétit formidable, car à tout moment une des tours — et rarement la même — se couvrait d'une blanche fumée ; et chaque fois le tir autrichien changeait de direction, frappait en plein une batterie d'artillerie ou un bataillon en marche. Aujourd'hui, le vieux domestique des barons L... médite, en Sardaigne, sur la vérité humaine, que tout n'est que fumée.

Nous montons encore, afin de mieux voir l'emplacement de l'ennemi. Avec l'aide de nos jumelles, on distingue nettement les nombreuses lignes de tranchées autrichiennes, qui ont transformé le mont en une immense muraille d'acier. Il y a des centaines de canons cachés dans des grottes naturelles ou artificielles. Pour l'instant, ils se taisent. C'est qu'ils se sentent dominés par les batteries lourdes de Zugna-Torta et de Coni-Zugna, qui attendent, elles aussi, dans un silence impressionnant.

« Guerre de chamois, me dit l'officier, et qui ne permet pas le moindre déploiement de troupes. Toutes les cimes actuellement en notre pouvoir ont été conquises par une poignée d'hommes. »

Le col de R... a été pris vers la moitié de juin. Il y avait près de cent hommes dans la redoute qui le surmonte. Tandis qu'un bataillon opérait une diversion par derrière, douze alpins montèrent à l'assaut du versant italien. Entreprise périlleuse, car, comme tous les monts du Trentin, le col de R... est facilement abordable du côté autrichien, et insurmontable du côté italien : il fallait grimper au petit jour, afin de surprendre les kaiser-jaegers repoussant l'attaque simulée du bataillon. Au moment où les douze braves allaient partir, un sous-lieutenant demanda au colonel de lui permettre de les accompagner. Aux objections du colonel qu'un officier ne pouvait être d'aucun secours dans cette expédition, il répondit qu'il était prêt et que les douze allaient vers la mort. La redoute a été prise ; les Autrichiens ont été tués ou faits prisonniers. Les douze sont revenus, indemnes. Le prêtre seul est tombé, et il repose maintenant sous une croix, là haut, à l'ombre des trois couleurs italiennes.

« Ce rocher jaunâtre qui s'élève solitaire et surplombe la route de la Vallarsa, m'indique le capitaine, c'est le fort de Pozzacchio. Nous l'avons occupé vers la fin de juin. »

Plus à gauche, vers la plaine, le capitaine me montre les débris d'une petite maison. C'était la demeure d'un espion. Il avait trouvé un moyen fort ingénieux pour informer ses amis : il plaçait sur le bord d'une fenêtre des draps de couleurs différentes.

L'auto continue de gravir la côte. L'air est toujours plus vif. Et tout à coup, dans une conque verte, nous apercevons les premières taches éblouissantes d'une ville : Rovereto. À notre vue surgit le fort italien de M... Instinctivement, mes yeux se portent de l'énorme bastion aux murs candides de la ville. Le capitaine devine ma pensée :

« Non, dit-il. Elle tombera dans nos mains un de ces jours. Mais il ne faut pas l'abîmer. C'est une ville italienne. »

Jean Stellico.

LA SITUATION MILITAIRE

LA MENACE ALLEMANDE contre les balkaniques

Il semble avéré que les Allemands veulent glisser la pointe de leur glaive entre la Serbie et la Roumanie, pour opérer une pression sur l'opinion des Roumains et pour atteindre profondément à Nich, par ce mouvement tournant, le vaillant peuple serbe, qui sut jusqu'ici résister si héroïquement de front.

Ils auraient, d'autre part, concentré 200.000 hommes à Brasso, plus à l'est, à proximité immédiate de la frontière de la Roumanie, pour pouvoir exiger d'elle la promesse absolue, voire des gages, qu'elle ne couperait pas en flanc, au vol, leur beau mouvement tournant.

Les démentis que donne l'Allemagne à cette « pression » ne sont pas pour nous la faire juger moins probable, loin de là...

En outre, pour accomplir leur manœuvre hardie, les troupes allemandes devraient traverser un coin de l'extrême pointe nord-ouest de la Bulgarie...

Rien, cependant, ne pourrait faire prévoir un acte « antibalkanique » de la part de la Bulgarie.

La théorie allemande est de porter à tout prix l'effort au point le plus sensible et le plus décisif. Une armée germanique descendant au nœud des trois frontières serbe, roumaine et bulgare « frapperait fortement l'imagination » des nations balkaniques, nous n'en doutons pas ! Ce serait encore du joli « kolossal ». Mais quel serait le résultat de ce choc ? Peut-être de galvaniser les Balkaniques dans un tout autre sens que ne l'espère l'Allemagne.

Les diplomates alliés ont travaillé avec assez de ténacité et de douceur dans les Balkans, et les résultats qu'elles ont obtenus chez les neutres dans le monde ont été assez probants pour que nous pensions que ce coup de poing simpliste et brutal au cœur de la Péninsule n'amènerait pas du tout les résultats qu'escamote Berlin.

Les Balkaniques savent ce que coûtent les guerres fratricides ! Et c'est seulement avec de nouvelles dépouilles turques qu'ils peuvent encore tous s'agrandir.

L'approche du gantelet de fer de Guillaume ne ferait, à mon avis, que hâter leur détermination en notre faveur.

Général X...

Les succès russes au Caucase

PÉTROGRAD. — Communiqué de l'armée du Caucase :

Le 28 août, rien d'essentiel ne s'est produit sur tout le front, où n'ont eu lieu que de petits engagements d'avant-postes.

Selon les renseignements recueillis au cours des derniers combats, nous avons fait prisonniers, jusqu'au 22 août, 84 officiers et 5.129 askers. En outre, au cours de la poursuite des Turcs, sur les routes de Doutakh et de Kop, notre cavalerie a sabré plus de 2.000 askers.

Nous avons enlevé 12 canons, 6 mitrailleuses, 90 caissons d'armes et de cartouches, 2 convois de vivres, 200 chariots, dont deux chargés d'outils de pionniers et un chargé d'explosifs ; plus de cent bêtes de somme, chameaux et mulets ; plus de mille têtes de bétail, deux camps avec des tentes, la chancellerie d'un régiment et de nombreux documents.

L'activité des torpilleurs alliés dans la Baltique

STOCKHOLM. — Le journal *Dagens Nyheter* annonce que la patrouille allemande dans la Baltique s'est retirée entre Sandhammar et Bornholm, en raison de la fréquence des recherches faites par les torpilleurs alliés.

Le choléra à Berlin

GENÈVE. — On mande de Berlin : « Afin de préserver la population contre la possibilité d'épidémies telles que le choléra, le chef de la police a interdit d'employer, autrement que bouillie, l'eau de l'Oder ou de la Sprée pour les usages domestiques ou industriels. »

Le général von Bülow va mieux

AMSTERDAM. — On télégraphie de Hambourg : « Le *Nouveliste de Hambourg* annonce que la santé du général von Bülow qui, à la suite d'une sérieuse maladie, avait quitté dernièrement le front occidental, est aujourd'hui meilleure. »

PÉGOUUD EST MORT

Il est tombé au champ d'honneur

Quelques jours avant de boucler sa première boucle, Pégoud disait à un collaborateur d'*Excelsior* :

« J'ai vu bien des fois la mort passer à côté de moi ; par chance, j'ai été épargné... Par destinée... »

Le destin ne l'a pas épargné, cette fois : le sous-lieutenant Pégoud est mort, hier matin, les détails manquant sur sa fin.

L'aviateur civil

Pégoud vit le jour en 1889, à Montferrat, dans l'Isère : sportsman dans l'âme, il consacra sa jeunesse aux sports athlétiques.

Engagé volontaire pour cinq ans dans la cavalerie, il prenait part à la campagne du Maroc de 1907-08, dans le 5^e chasseurs, passait brigadier au 12^e hus-

de rester attaché au siège de l'appareil même lorsque celui-ci était renversé.

Avant de tenter sa première boucle, il réussissait, le 23 août 1913, sa descente en parachute, tombant de 300 mètres d'un avion qu'il pilotait lui-même et qu'il abandonnait à la dérive. Les quelques privilégiés qui assistèrent à l'expérience furent émerveillés : Pégoud était célèbre.

Cette célébrité s'accrut rapidement lorsque, le 1^{er} septembre de la même année, à Juvisy, il réussit à voler la tête en bas, expérience qu'il répétait en public le lendemain, à Bue, devant un public qui fut enthousiasmé. Parmi ses camarades, se trouvait le lieutenant Gilbert, frappé lui aussi par un douloureux exil. La réputation de Pégoud se répandit comme une trainée de poudre dans le monde entier : les propositions les plus séduisantes affluèrent.

Il boucla la boucle pour la première fois à Bue, le 21 septembre 1913.

Alors, commença la série des extraordinaires exhibitions qui soulevèrent l'admiration de tout le continent : Pégoud exhibitionna en Angleterre, en Allemagne, en Autriche, en Belgique, en Italie, en Russie, etc. Et, lorsque la guerre éclata, des offres extraordinaires lui parvenaient d'Amérique.

Ce fut à Berlin que, par une ironie cruelle, Pégoud rencontra le plus triomphal de tous ses succès : le 25 octobre 1913, il était applaudi par plus de 200.000 spectateurs qui le saluèrent au cri de : « Vive Pégoud !... Vive la France !... »

Ce jour-là, Pégoud resta la tête en bas une minute dix-sept secondes, après avoir bouclé dix fois de suite la boucle.

L'aviateur militaire

Dès le début des hostilités, Pégoud est à son poste et se fait remarquer par ses exploits : à Verdun, il vole fréquemment, et ses sorties sont marquées par des résultats merveilleux. A Sainte-Menehould, en Artois, dans tout l'Est, il devient la terreur des Boches. Il abat, en dix mois, six avions, le dernier en juillet dernier.

Il gagne la médaille militaire, la croix de guerre et les galons de sous-lieutenant. Voici ce brave entre les braves qui tombe au champ d'honneur, tué par une balle de ceux qui, il y a près de deux ans, le portaient en triomphe.

« La destinée !... » comme disait Pégoud ! A ce moment-là, ce brave ne songeait pas que cette destinée serait pour lui si glorieuse. L'histoire conservera son nom comme celui du plus audacieux des hommes-oiseaux, l'armée s'enorgueillira d'un des plus héroïques parmi ses défenseurs et la nation entière regrettera le plus populaire et le plus admiré de ses enfants !

Allons, jeunes pilotes, vous qui avez l'honneur d'appartenir à la cinquième arme et qui brûlez de l'ardent désir de fondre sur les aviatiks ou les taubes, redoublez d'adresse, d'audace et de bravoure : vengez Pégoud ! — G. LE G.



L'AVIATEUR PEGOUD

sards, puis au 3^e d'artillerie, et il effectuait un stage à l'école de cavalerie de Saumur. Affecté au camp de Satory, il recevait du capitaine Carlin les premières notions de l'aviation.

Ses cinq années de service militaire terminées, Pégoud commença sa carrière d'aviateur chez Blériot, le 8 février 1913, et passa, en mars suivant, son brevet de pilote de l'Aé. C. F.

Son tempérament audacieux et réfléchi le rendait maître de lui : il lui vint à l'idée, à la suite de nombreux vols, qu'il était possible d'éviter le capotage, même la glissade sur l'aile, du moment que l'appareil ne chavirait pas. D'accord avec Blériot, il imagina un dispositif qui permettait, avec un monoplane renforcé,

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Mardi 31 Août (394^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — Notre artillerie a poursuivi au cours de la nuit, sans incidents notables, son action continue et efficace contre les tranchées, les abris et les cantonnements ennemis.

VINGT-TROIS HEURES. — Actions d'artillerie

SUR LE FRONT RUSSE

COMBATS CONTINUS et opiniâtres

PÉTROGRAD. — Communiqué du grand état-major du généralissime :

Sur les positions à l'ouest de Friedrichstadt, les combats ont continué les 28 et 29 août avec la même opiniâtreté.

Développant leurs opérations, les Allemands ont prononcé simultanément des attaques contre nos troupes dans la région du tronçon du chemin de fer de Gross-Eckau à Neuhut et contre le village de Birchalem.

Dans la direction de Dwinsk, pas de changements essentiels.

En plusieurs points, nos troupes, le 28 août, ont passé à l'offensive.

Dans la direction de Vilna, les combats continuent à peu près sur le même front.

L'ennemi, ayant passé sur la rive droite du Niémen, dans la région d'Orita, a tenté, le 29 août, d'avancer dans la direction d'Orany.

assez vives en Belgique, sur le front Steenstraete-Helsas, et en Artois, entre Neuville et Arras.

L'ennemi a lancé sur la ville d'Arras quelques obus de gros calibre.

La canonnade a été également assez violente en Woëvre septentrionale, ainsi qu'en forêt d'Apremont et au nord de Flirey.

Sur le reste du front du Niémen moyen et vers le sud jusqu'à la rivière du Pripet, nos armées continuent leur retraite, couvertes par nos arrière-gardes. Celles-ci ont repoussé, le 28, des séries d'attaques allemandes dans la région de Lipek, infligeant de grandes pertes à l'ennemi.

Plus au sud, nos arrière-gardes ont arrêté une offensive opiniâtre de grandes forces de l'ennemi venant de l'ouest sur le front Proujany-Gorodetz.

Dans la région de Wladimir-Volynski, l'ennemi, ayant modifié la disposition de ses troupes, a continué, dans la nuit du 29 août, son offensive, avec des pertes importantes, dans la direction de Wladimir-Volynski vers Ioutzk.

Au nord de ce dernier point, sur les deux rives de la rivière, s'est engagé un combat.

Effroyables pertes des Allemands devant Novo-Georgiewsk

PÉTROGRAD. — Un officier russe qui s'est enfui en aéroplane de Novo-Georgiewsk, la veille de la chute de cette place, raconte que les cadavres allemands comblaient les fossés de la forteresse, que de longues théories d'Allemands tués pendaient aux fils barbelés derrière lesquels d'autres ennemis morts restaient debout en rangs tellement serrés qu'ils ne pouvaient tomber.

DERNIÈRE HEURE

LE TRAITÉ TURCO-BULGARE LAISSE à la Bulgarie sa liberté d'action

SOFIA (De notre correspondant). — L'incertitude plane toujours sur la conclusion du traité bulgare-turc; dans les milieux officiels, on ne la confirme pas, mais on se refuse également à la démentir.

Il ne semble pas d'ailleurs que les Alliés doivent s'émouvoir outre mesure de cet acte diplomatique du cabinet Radoslavof. Voici les déclarations que m'a faites une des plus hautes personnalités bulgares, qui n'ignore rien de la politique gouvernementale et qui a quelques clartés sur le « secret du roi » :

— Rassurez, je vous en prie, l'opinion française. Dites, une fois de plus, dites bien haut que la Bulgarie n'aliénera pas sa liberté d'action pour les lambeaux de territoire qui lui seraient éventuellement cédés par la Turquie. Si Constantinople cède, c'est sous la pression de la terre; pas lui inspire notre puissance. Nous n'avons pas de gage à lui donner, pas de promesse à lui faire.

» Le gouvernement bulgare reste disposé à écouter les propositions de la Quadruple-Entente : il les examinera avec un esprit de conciliation absolue, dès que tous les éléments auront été soumis à son appréciation.

» On paraît craindre que nous laissions libre passage aux troupes austro-allemandes, si elles venaient à forcer les obstacles qui leur seront opposés en deçà du Danube. Nous croit-on assez naïfs pour oublier que le germanisme ne se contente pas de traverser un pays, mais qu'il s'y plante et s'y incorpore jusqu'à ce qu'on l'en déloge par la force ?

» On attache une importance exagérée à la retraite du général Fitchef, hier encore notre ministre de la Guerre. Il est bon qu'on sache la vérité sur cette démission : le général Fitchef a été gravement malade à la suite des dernières guerres balkaniques; il n'a jamais recouvré complètement la santé depuis lors; il n'avait plus la force nécessaire pour soute-

nir le lourd fardeau d'un ministère qui exige dans les circonstances actuelles un labeur épuisant.

» Puis le ministère de la Guerre en Bulgarie n'a aucune signification politique. Il me suffira de vous rappeler que le général Savoff a exercé ces fonctions successivement en 1902 dans le cabinet Danef et en 1903 dans un cabinet stambouloviste, de nuance absolument opposée.

» Quant aux rêves d'hégémonie balkanique qu'on nous prête, c'est fantaisie pure. Le peuple bulgare est réaliste et pratique. S'il affronte une guerre nouvelle, ce ne sera pas pour une raison de sentiment idéaliste et vague, mais pour assurer l'unité nationale depuis si longtemps désirée.

» Voilà pourquoi nous ne prendrons pas de décision précipitée. Faites comme nous : prenez patience, ayez confiance.

Halte-là on ne passe pas !

BUCAREST. — L'attention des autorités roumaines a été appelée sur un train composé de vingt wagons arrivant d'Allemagne à destination de la Turquie et qui devait être, d'après les renseignements, chargé de médicaments.

Malgré les récriminations du personnel allemand qui accompagnait le train, les wagons furent descendus et l'on trouva de la mélinite et d'autres explosifs dans des colis qui étaient supposés contenir de la ouate. Six wagons furent confisqués et amenés à Bucarest. (Rietch.)

LES TROUPES DE CADORNA consolident leurs positions

ROME. — Commandement suprême, 31 août : Sur le plateau au nord-ouest d'Arciero, nos troupes ont attaqué la forte position du Monte Maronia au nord du Monte Maggio et en ont chassé l'ennemi.

Celui-ci a alors concentré un feu d'artillerie intense et de tout calibre sur notre nouvelle position qui, cependant, a été maintenue et renforcée et se trouve maintenant en notre solide possession.

Autour de Plava, sur l'Isonzo moyen, des groupes de nos tirailleurs d'élite se sont hardiment portés vers les lignes ennemies et ont réussi à réduire au silence quelques mitrailleuses et de petits canons lance-bombes avec lesquels l'adversaire troublait depuis quelques jours nos travaux d'approche.

On signale un mouvement de trains intense à la gare de chemin de fer de Gorizia.

Sur le Carso, dans la journée d'hier, se sont développées de petites actions avec un résultat favorable pour nous.

Dans la zone de Sei Busi, nos troupes ont occupé d'autres tranchées dans lesquelles nous avons recueilli des armes et des munitions abandonnées par l'ennemi.

Quelque progrès a été également réalisé à l'est de Cave di Setz.

L'artillerie ennemie a recommencé le bombardement des maisons de Monfalcone.

DES ITALIENS SONT RETENUS comme otages par les Ottomans

LONDRES. — Suivant une dépêche d'Athènes au Daily Express, les Turcs ont défendu le départ des nationaux italiens résidant en Turquie, qui seront retenus comme otages.

Un croiseur américain ramène des expulsés

ATHÈNES. — On signale de La Canée l'arrivée, dans ce port, du croiseur américain Chester, venant de Beyrouth et amenant 470 réfugiés, appartenant aux nationalités de l'Entente et à diverses autres. Le croiseur repartira pour Beyrouth, où il prendra à bord de nouveaux expulsés.

On attend à La Canée un autre croiseur américain avec les réfugiés d'Alexandrette.

TOUTE UNE ARMÉE ALLEMANDE manœuvre contre Riga

PÉTROGRAD. — Les critiques militaires font ressortir que l'opération allemande contre Riga est effectuée par toute une armée qui vise à s'emparer des passages de la Dvina pour assurer le débarquement des troupes allemandes.

Asphyxiés par leurs gaz

PÉTROGRAD. — A Sokal, des aviateurs russes ont lancé des bombes sur un dépôt de gaz asphyxiants de l'ennemi; ces gaz se sont répandus autour du dépôt et ont surpris les Allemands, dont 700 soldats et 26 officiers ont été empoisonnés.

Sous le joug des Germains

AMSTERDAM. — D'après la Gazette Populaire de Cologne, la Gazette de Varsovie a publié le décret suivant du gouvernement allemand :

« Il a été porté à ma connaissance que des négociants et des commerçants, plus particulièrement des banquiers de Varsovie, se refusent ostensiblement à traiter des affaires avec des Allemands, sous prétexte que ces derniers sont des sujets nationaux de l'Empire allemand.

» Chaque fois qu'un tel cas se présentera, je ferai immédiatement fermer la maison en question et je ferai envoyer son propriétaire dans un camp de concentration.

» La prohibition édictée par le gouvernement russe d'effectuer des paiements entre les mains de sujets allemands, austro-hongrois et turcs est également invoquée; quiconque se prévaudra de cette prohibition et se refusera à remplir ses obligations envers les nationaux ci-dessus encourra une peine qui pourra aller jusqu'à cinq ans de prison.

Les réfugiés polonais en Russie

PÉTROGRAD. — Le Czar communique que les journaux de Pétrograd évaluent à 4.500.000 le nombre des évacués et réfugiés polonais, tant du royaume de Pologne que du grand-duché de Lithuanie, qui se trouvent actuellement à Pétrograd, Moscou, Orel, Kurks, Kiew, Kharkoff et Jekatiérenoslaw.

Le gouvernement russe s'occupe activement de venir en aide aux réfugiés. Il a destiné une somme de 25 millions de roubles pour être distribuée parmi les plus nécessiteux.

LE CONFLIT MINIER de Galles est enfin réglé

LONDRES. — On annonce le règlement de la crise du bassin houiller du sud du pays de Galles, à la suite de la conférence qui vient d'avoir lieu à Londres entre les délégués ouvriers et le gouvernement. (Havas.)

Le patriotisme des propriétaires

LONDRES. — Les détails donnés sur les derniers pourparlers concernant la crise du bassin houiller du sud du pays de Galles montrent que la fin du conflit est due au patriotisme des propriétaires de mines qui ont accordé aux ouvriers certaines demandes concernant les gratifications que le président du Board of Trade s'était jusqu'ici refusé à insérer dans l'accord soumis à son arbitrage.

POUR LES IMPORTATEURS AMÉRICAINS

Une concession de la Grande-Bretagne

WASHINGTON. — Sir Cecil Spring Rice, ambassadeur de Grande-Bretagne, a informé hier le département d'Etat que son gouvernement avait décidé de faire quelques concessions en vue de donner satisfaction aux doléances de quelques importateurs américains, dont le commerce est menacé par l'impossibilité où ils sont de prendre livraison des marchandises commandées en Allemagne et en Autriche-Hongrie.

L'intention de la Grande-Bretagne est de permettre le passage, à travers les lignes du blocus, des marchandises ayant été l'objet de contrats passés avec des firmes allemandes et autrichiennes. Jusqu'à présent, il fallait que ces marchandises eussent été réellement payées en argent; mais il est seulement nécessaire, désormais, que la preuve de l'achat soit présentée à l'ambassade britannique à Washington. On compte que cette décision facilitera grandement les importations.

Un incendie détruit complètement une ville grecque de Turquie

ATHÈNES. — On annonce de Constantinople que le 20 juillet dernier un incendie a éclaté dans la petite ville de Perama, près de Panormos, et l'a complètement détruite.

Des 1.000 maisons qui composaient la ville, une seule a été sauvée, ainsi qu'une église et le nouveau bâtiment de l'école, construit aux frais de M. Miké Papadopoulos, une des victimes du Lusitania.

Toutes les autres maisons, églises, écoles, ainsi que les magasins devinrent la proie des flammes. Les habitants affolés se sont réfugiés sur les montagnes, dénués de tout et risquant de mourir de faim. On raconte que les autorités turques ont montré une indifférence malveillante, ne s'empresant pas d'éteindre l'incendie. (Messenger d'Athènes.)

Les raids efficaces des avions alliés sur la Belgique

AMSTERDAM. — Le Telegraaf apprend de Gand que, dans la nuit de jeudi à vendredi, plusieurs avions alliés ont volé au-dessus de l'aérodrome de Saint-Denis, près de Gand.

A Gand, on a entendu peu après une violente canonnade et des explosions de bombes; des flammes jaillissantes ont ensuite été aperçues. On suppose que des hangars ont été incendiés.

Une dépêche de Sas-Van-Gand au Maasbode annonce que le 28 août, à 3 heures du matin, un aviateur a lancé des bombes sur le grand hangar de Gand, qui a été détruit.

Le communiqué britannique

LONDRES. — Rapport du maréchal French :

Aucune action sérieuse ne s'est produite sur notre front depuis le 18 août. Les travaux de mine et de sape ont été assez actifs, dans des conditions normales.

Le 18 et le 21 août, nous avons réussi à abattre plusieurs avions ennemis.

Le 25 août, notre artillerie lourde a fait sauter un train à la station de Langemarck, et, le même soir, notre corps d'aviation coopérait avec nos alliés à un raid au-dessus de la forêt d'Houthulst; ce raid a parfaitement réussi; tous nos aviateurs sont rentrés indemnes.

Les Garibaldi. — De l'Argonne aux Alpes

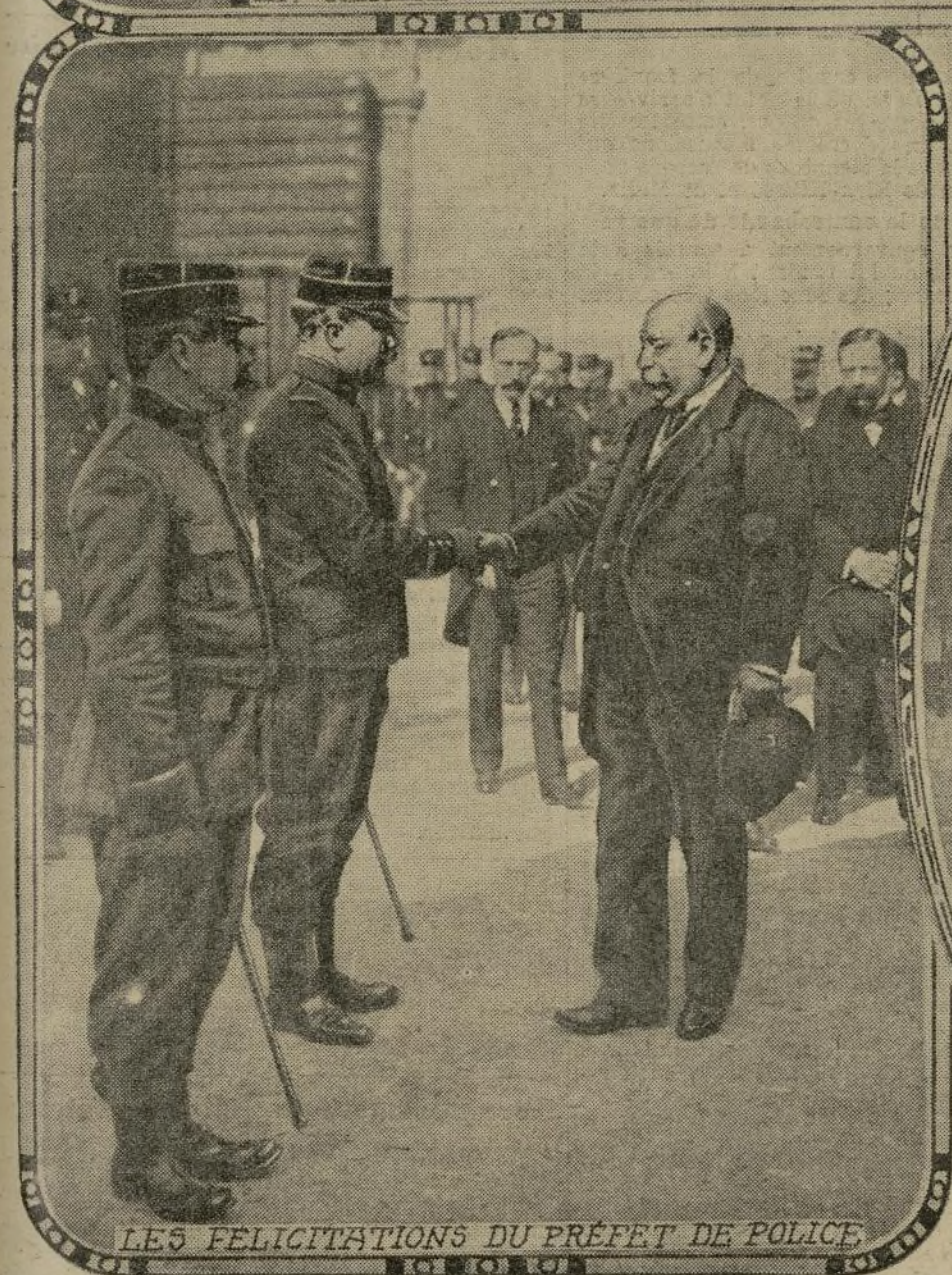


Les petits-fils du grand Garibaldi attendaient l'heure d'ajouter à leur gloire familiale. L'heure est venue. Nés héros, ils pratiquent l'héroïsme comme un sport. Dans les hautes Alpes, ils multiplient leur effort, se dédoublent, et, pour venger leurs chers morts comme pour assurer la victoire à leur patrie, font l'admiration de toute l'armée. (Ces photos et celle de la première page nous ont été communiquées par M. Victor Aimone, ancien chef délégué représentant du lieutenant-colonel G. Garibaldi.)

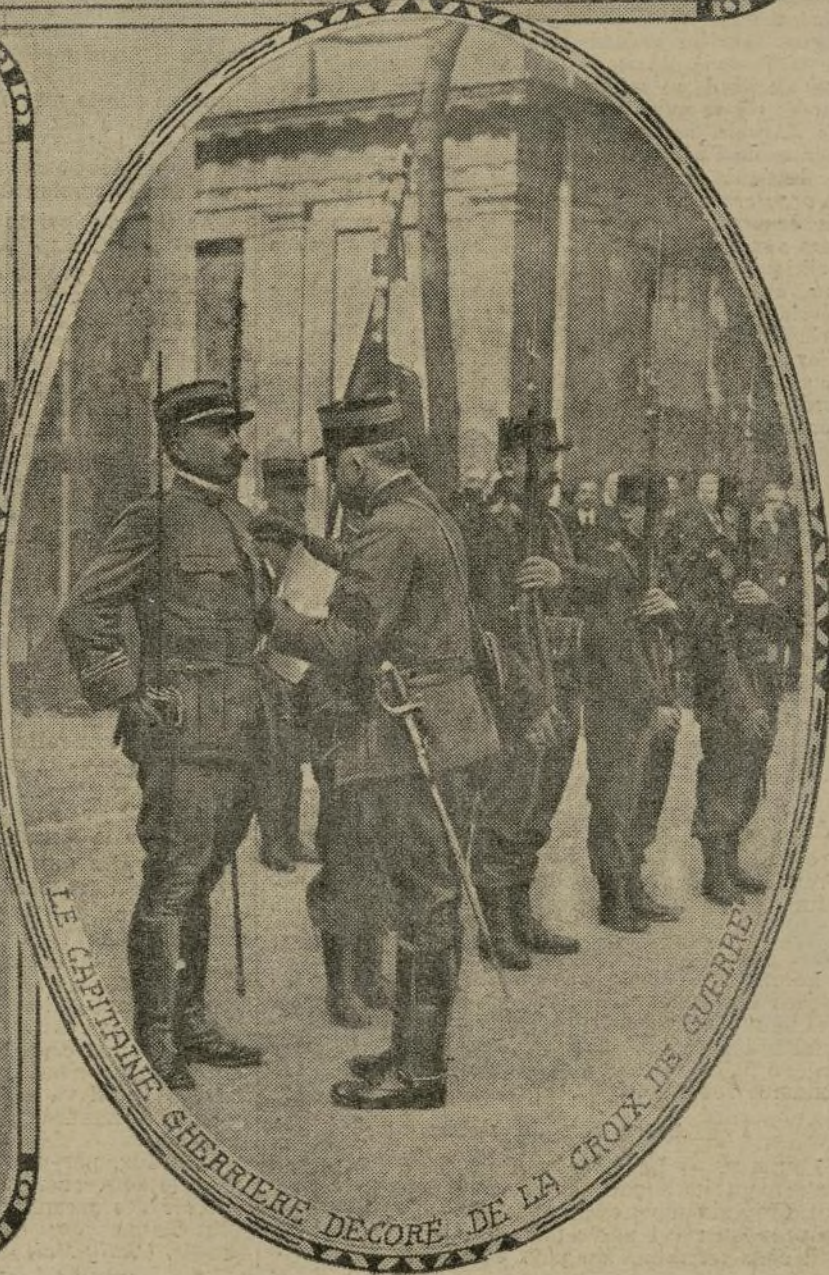
La brigade fluviale et la croix de guerre



LA REMISE DE LA CROIX DE GUERRE AUX AGENTS LIEVRE ET DURVICQ



LES FELICITATIONS DU PRÉFET DE POLICE



LE CAPITAINE GHERRIERE DECORÉ DE LA CROIX DE GUERRE

A la caserne de Sévigné, hier matin, ont été remises des Croix de guerre à deux agents de la brigade fluviale et à des sapeurs-pompiers de Paris. M. Laurent, préfet de police, présidait cette fête intime, accompagné du colonel des pompiers, M. Cordier, et de M. Chanot, directeur de la police municipale. Les gardiens de la brigade fluviale, MM. Durvicq et Lièvre, entre autres vaillants exploits, se sont particulièrement distingués en relevant un pont de bateaux effondré dans l'Aisne.

L'ITALIE EN ASIE MINEURE

UN BALLON D'ESSAI ALLEMAND

Une dépêche, dont il est assez difficile de contrôler l'origine, nous arrive des capitales du Levant par la *Gazette de Francfort*. Les Italiens auraient décidé une action militaire contre la région de Smyrne et celle de Mersina. Ce télégramme a tout l'air, étant donné ceux qui le propagent, d'un ballon d'essai. La déclaration de guerre de l'Italie à la Turquie précède vivement — ce n'est un mystère pour personne — la coterie qui joue si légèrement, aujourd'hui, le sort de l'empire ottoman; ces lieutenants de l'Allemagne se demandent où l'Italie va les frapper, car ils savent très bien que toute l'armée du roi Victor-Emmanuel n'est pas occupée sur le front autrichien; plus qu'une intervention bulgare, qu'ils essaient de détourner par des concessions ou des promesses, ils craignent une extension du front italien, dans les Dardanelles, dans l'archipel, sur les côtes d'Asie Mineure; sans doute, en ce moment, font-ils les renseignements pour recueillir confirmations ou démentis.

Ce n'est pas de nous, assurément, qu'ils apprendront ce que nous ignorons nous-mêmes et, en tout cas, nous nous garderions bien de leur exposer. Mais il est intéressant de noter que Smyrne et Mersina sont, en effet, des points sensibles de l'empire ottoman en Asie. A Smyrne, grande ville plus cosmopolite que turque, les intérêts français, italiens, grecs sont considérables; le régime ottoman n'est supporté qu'en raison de la discrétion qu'il s'imposait jusqu'à ces derniers temps, au milieu des colonies étrangères; si les Turcs persistent, cédant aux suggestions allemandes, à persécuter tout ce qui n'est pas ottoman, ils aideront à leur éviction par le dedans, tandis que les forces des Alliés, sous quelque pavillon particulier qu'elles se présentent, y pourvoient du dehors: il semble que les Jeunes-Turcs s'attachent à démolir pièce à pièce tout ce qui reste de la Turquie!

Mersina est un port du golfe d'Alexandrette et le point d'aboutissement sur la mer d'un petit chemin de fer qu'une défaillance française a, naguère, laissé absorber par le Bagdad allemand; les maîtres de ce dernier n'ont, en fait, racheté la Compagnie française que pour l'annihiler, parce que le port auquel ils tiennent et qu'ils ont déjà beaucoup amélioré est Alexandrette. Derrière le fond du golfe qui pointe au cœur de la Turquie d'Asie, la voie de Constantinople à la mer de l'Inde se rapproche beaucoup de la Méditerranée; elle se soude aux chemins de fer de la Syrie et de l'Arabie, notamment à la voie ferrée des villes saintes de l'Islam. Là est une des lignes de fracture probable de l'empire ottoman, le pays turc au Nord, le pays arabe au Sud. Tous deux sont très différents; les Jeunes-Turcs ne sont rien moins que sympathiques aux Arabes, bien qu'ils prétendent à la direction politique de tous les peuples musulmans. L'Allemagne, avouons-le, ne s'est point trompée lorsqu'elle a développé le foyer de son influence en Turquie d'Asie, près de cette charnière vitale que jalonnent Mersina, Alexandrette et, dans l'intérieur, Alep. Si nous en doutions encore, la dépêche que vient de laisser passer la *Gazette de Francfort* nous inviterait à ne pas l'oublier.

Louis Bacqué.

LA CRISE MINIÈRE du Pays de Galles

Les conférences d'hier

LONDRES. — MM. Lloyd George et Runciman ont conféré longuement, d'abord avec les représentants des propriétaires de mines, hier après-midi, puis avec les délégués de la Fédération des mineurs, hier soir.

De nouvelles propositions ont été soumises à ces derniers, qui devaient repartir aussitôt pour Cardiff, afin de consulter le Comité exécutif de la Fédération. Mais, peu avant l'heure du départ projeté, ils ont reçu un message du Board of Trade leur demandant de remettre leur voyage pour assister à une nouvelle conférence, ce matin.

Optimisme

LONDRES. — J'apprends qu'à la suite des conférences d'hier, la situation serait moins tendue. Les nouvelles propositions faites aux mineurs leur semblent acceptables. Il se pourrait que la crise prenne fin aujourd'hui, car seule une question secondaire reste à régler.

Autre son de cloche

LONDRES. — Le *Morning Post* est d'avis qu'un événement inattendu est survenu dans la soirée, qui a certainement aggravé la situation et menace de provoquer cet après-midi la cessation du travail dans les mines du pays de Galles.

Nouvelle réunion

LONDRES. — En sortant de la conférence qui a eu lieu ce matin, les représentants des mineurs ont déclaré qu'ils avaient l'intention de se rendre à nouveau cet après-midi au Board of Trade pour reprendre les négociations. (*Information*.)

LA DÉCISION BULGARE

sera prise après les réponses serbe et grecque

LONDRES. — Le correspondant du *Daily Telegraph* à Rome mande :

« Dans les milieux politiques et diplomatiques de Rome, on n'a toujours pas de confirmation de la conclusion de l'accord turco-bulgare et l'on persiste à croire que, si cet accord a été véritablement signé, il n'engage en rien la Bulgarie à une action contraire à la politique de l'Entente.

» L'avis général est que la Bulgarie ne prendra parti qu'après les réponses définitives de la Serbie et de la Grèce.

» Si ces réponses sont favorables aux réclamations de la Bulgarie, celle-ci se ralliera ouvertement à la Quadruple-Entente. Dans le cas contraire, elle fera publier son accord avec la Turquie.

» Selon certaines informations, la Serbie a fait connaître confidentiellement ses vues aux puissances de la Quadruple-Entente et celles-ci négocieront toujours avec elle afin d'obtenir de nouvelles concessions, absolument comme elles négocieraient avec la Grèce.

» Les Italiens, pour leur part, sont optimistes en ce qui concerne la solution du problème balkanique.

» On a confiance dans le prestige dont M. Venizelos jouit auprès de tous les gouvernements balkaniques, et il n'y a pas lieu de croire que le président du Conseil hellénique ait modifié les sympathies qu'il avait pour la Quadruple-Entente.

» Quant à la Roumanie, il n'y a désormais aucun doute que son attitude ne soit définitivement orientée vers la Quadruple-Entente.

Dernières discussions de l'accord turco-bulgare

ROME. — Une dépêche de Salonique à la *Tribuna*, sans cependant affirmer que l'accord turco-bulgare est réellement conclu, confirme les principaux points de la convention tels qu'ils ont été déjà exposés de divers côtés : entier parcours du chemin de fer de Dedeagatch en territoire bulgare, cession à la Bulgarie du faubourg de Karagatch à Andrinople, etc.

Le protocole s'occupe ensuite de la frontière bulgare sur la mer Egée, où le point d'arrivée se trouverait à dix kilomètres d'Enos, cette localité devenant bulgare. Les dernières discussions qui empêcheraient encore la signature de l'accord portent sur la cession de Kirk-Kilissé et de Midia.

La Grèce réprime la contrebande de guerre

ATHÈNES. — Le gouvernement a soumis à la Chambre un projet de loi tendant à interdire la contrebande de guerre; des sanctions très sévères sont prévues.

Le projet a pour but d'obtenir que soient levées les difficultés actuelles qui résultent, pour la marine marchande grecque, des visites faites par les flottes des Alliés.

LE SOUS-MARIN

qui torpilla l'« Arabic » aurait été coulé

LONDRES. — Le correspondant du *Daily News* à Washington apprend que l'Allemagne fera probablement presque tout de suite une démarche au sujet de la guerre des sous-marins parce que, n'ayant pas pu se mettre en communication avec le sous-marin qui coula l'*Arabic*, elle conclut de cette circonstance que le navire est perdu.

Une nouvelle dépêche de M. Gerard

WASHINGTON. — Une nouvelle dépêche a été reçue de M. Gerard, ambassadeur à Berlin, au sujet de l'*Arabic*; elle ne jette pas une plus grande lumière sur la question.

Von Törpitz aurait intercepté les instructions adressées aux sous-marins

NEW-YORK. — Le bruit court à New-York que l'amiral von Törpitz a intercepté les instructions qui, au dire du comte Bernstorff, ont été envoyées, il y a quelques semaines, aux sous-marins, afin qu'ils cessent de torpiller sans avertissement préalable les navires portant des passagers; il résulte de cette interception que les commandants des sous-marins n'ont jamais reçu lesdites instructions et qu'il va être difficile pour le gouvernement allemand de désavouer le torpillage de l'*Arabic*.

Désireux, par-dessus tout, de voir l'affaire réglée, le gouvernement américain va insister pour obtenir des garanties contre des attaques futures plutôt que des désaveux formels des actes passés. (*Daily Mail*.)

Les attentats allemands aux Etats-Unis

NEW-YORK. — Les fabricants de munitions et de matériel de guerre ont été de nouveau prévenus par les autorités de se tenir en garde contre les incendiaires allemands, qui se montrent particulièrement actifs à Baltimore, ainsi que dans les Etats d'Indiana et de Massachusetts.

CÉRÉMONIE PATRIOTIQUE

A la caserne Sévigné, le colonel Cordier décore des sapeurs-pompiers et des gardiens de la paix

Hier matin, à 8 h. 1/2, une cérémonie touchante a eu lieu dans la cour de la caserne des pompiers de la rue de Sévigné, ancien hôtel Saint-Paul.

Le colonel Cordier, commandant le régiment de sapeurs-pompiers de la Ville de Paris, a remis, devant une compagnie et le drapeau du régiment, la médaille militaire à deux adjoints de son régiment, la croix de guerre au capitaine Chérière, à l'adjudant Mess, au caporal Dumont, aux sapeurs Guillot et Guesdon, et même temps qu'aux gardiens de la paix Lièvre et Durvieu, de la brigade fluviale, qui, avec les sapeurs-pompiers, ont pris part à plusieurs expéditions des plus périlleuses sur le front.

M. Laurent, préfet de police, présidait la prise d'armes, ayant à ses côtés tous les hauts fonctionnaires de la préfecture et plusieurs conseillers municipaux.

Au milieu d'un silence impressionnant, ces que les clairons eurent ouvert le ban, le colonel Cordier s'est avancé et a prononcé la formule sacramentelle : « Au nom du gouvernement de la République, etc. »

Le colonel lit les glorieuses citations et donne l'accolade aux braves dont l'émotion est visible.

Après avoir fait fermer le ban, le colonel se place auprès du drapeau, et, dans une courte allocution, rend hommage aux sentiments de bravoure qui animent les sapeurs-pompiers et les gardiens de la paix.

Puis, tandis que l'escorte du drapeau regagne la salle d'honneur, le préfet de police et ses collaborateurs, à leur tour, félicitent chaleureusement et serrent les mains des nouveaux décorés.

Il est intéressant de savoir dans quelles circonstances Durvieu et Lièvre se sont distingués.

Après la bataille de la Marne, ils furent chargés de relever un pont de bateaux effondré dans l'Aisne. Ils durent revêtir des scaphandres, et c'est pendant la nuit, sous les obus ennemis, qu'ils accomplirent leur mission.

Puis, à Soupir, le 23 octobre, ils retirèrent de l'Aisne de l'artillerie et des projectiles.

Ces exploits accomplis, pour regagner nos troupes, les gardiens de la paix durent traverser un pays où les batteries allemandes faisaient rage. Ils échappèrent par miracle à la mort.

A Lizy-sur-Oreuse, l'agent Durvieu coopéra, en outre, au sauvetage d'un train de blessés.

Portés à l'ordre du jour de la sixième armée, tous deux ont reçu hier une récompense bien méritée.

Morts au champ d'honneur

PIERRE LONG

Notre collaborateur Pierre Long est tombé glorieusement en Argonne, frappé d'une balle au front. Dès la fondation d'*Excelsior*, il avait appartenu à notre service des informations étrangères; puis il était devenu notre correspondant à La Haye, où il s'était fixé.

Aux premiers bruits de mobilisation, il rentra en France. Une faiblesse de la vue l'avait fait verser dans le service auxiliaire. Il obtint de passer dans le service armé et de partir pour le front dès les premiers jours de septembre, dans une compagnie de marche du ...^e de ligne.

Pierre Long fit ainsi vaillamment toute la dure campagne d'hiver dans les tranchées de l'Argonne. Le 20 juin, il trouvait la mort en entraînant ses hommes à l'assaut. Il est cité en ces termes à l'ordre de sa division :

« Le caporal Pierre Long, du ...^e d'infanterie : a volontairement participé à une contre-attaque avec une unité autre que la sienne; a été tué en entraînant ses hommes à l'assaut de la position ennemie. »

Nous adressons à sa famille nos condoléances émues

M. Millerand dans l'Est

Le ministre de la Guerre, qui s'était rendu samedi soir sur le front des armées, est rentré à Paris hier matin.

M. Millerand est allé dans les Vosges et en Alsace. Il s'est porté sur plusieurs points du front, s'est rendu compte de l'importance de nos derniers succès et s'est entretenu avec les officiers généraux des mesures prises en vue de la campagne d'hiver.

Correspondance à destination de l'étranger

Dans l'intérêt supérieur de la Défense nationale, l'autorité militaire a décidé que la correspondance à destination de l'étranger pourrait toujours être retenue pendant quarante-huit heures avant de quitter le territoire.

Les expéditeurs devront donc tenir compte de ce délai pour le dépôt de leurs correspondances à destination des pays d'outre-mer.

La remise aux destinataires des correspondances provenant d'outre-mer pourra également être différée pendant un certain délai qui sera aussi réduit que possible et ne dépassera pas quarante-huit heures.

EXCELSIOR rétribue selon la place qu'elles occupent les photographies d'actualité qui lui sont adressées immédiatement et sans aucun retard par ses lecteurs.

La Vie Féminine

SUR LE VIF!

Comment la Française nous apparaît au travers des livres de Mme Tinayre, de Mme Jean Leune et de Nada.

Si la littérature est incapable de produire un mouvement des idées, elle est précieuse pour nous montrer le chemin parcouru, la nécessité de certaines préoccupations et de certains efforts, pour fixer certains sentiments.

A l'heure actuelle, nous ne songerions pas à lire de romans — fussent-ils de nos auteurs préférés. Nous vivons de trop grandes heures pour recourir au romanesque.

Cependant, nous sommes heureuses de trouver des livres qui redisent nos angoisses, nos aspirations ou qui nous conseillent affectueusement; et nous sommes

notre admiration pour sa verve, son patriotisme et son joli talent.

Aimer et se dévouer... on ne peut guère exiger davantage des femmes, pense-t-on communément.

— Erreur! affirme la délicieuse Nada, l'arbitre de l'élégance rationnelle: « Nous avons encore le goût et le bon sens. »

Et, non seulement Nada affirme, mais encore elle prouve ce qu'elle avance.

Dans un petit livre intitulé: *Comment je vis sans fortune*, elle nous dit comment elle compose son vestiaire, comment elle fait ses menus; elle nous révèle



mes reconnaissances à celles qui ont bien voulu nous procurer ces instants de charme et d'apaisement.

Nous devons beaucoup à Marcelle Tinayre.

En des dialogues vivants, en des croquis impressionnistes, la grande romancière a fixé, dans la *Veille des Armes*, la physionomie de son quartier, ou, plus exactement, du Paris d'août 1914, agité, héroïque, grave et douloureux.

Elle a pris comme héroïne cette charmante Simone, que désole le départ de son mari, mais qui comprend le rôle immense des femmes.

Certes, le stoïcisme de Simone ne va pas sans défaillance; sa résignation n'est pas sans douleur, car, dit Mme Tinayre, « la France de la femme est toute d'amour, c'est celle qu'on défend. La France des hommes est d'amour et d'action, c'est celle qui lutte. »

Mais, puisque aujourd'hui la guerre a confondu ces deux conceptions, Simone accomplira dignement son devoir.

La lutte sentimentale est à la fois pénible et réconfortante.

Marcelle Tinayre nous l'expose avec une telle connaissance du cœur féminin, une telle science de notre complexité, taxée parfois d'incohérence, que toutes les Françaises se sentent bien « les sœurs de cette héroïne, qui n'est qu'à peine une héroïne de roman. »

D'ailleurs, la réalité est quelquefois plus romanesque encore, et Mme Jean Leune nous en parle savamment.

Dès le début d'août, elle partit dans le Nord comme infirmière de la Croix-Rouge. Elle connut l'angoisse terrible des premières heures devant la marche précipitée de l'ennemi. Très vite, elle entendit la canonnade, elle soigna les blessés, elle parla avec les Allemands. Ce n'est pas tout.

A Cambrai, elle fut faite prisonnière!

Mais la spirituelle Française qu'est Mme Jean Leune ne perdait pas son temps: elle observait! Et, à peine revenue, elle se vengea en nous montrant les Barbares « tels qu'ils sont. »

Dans son livre: *Souvenirs d'une Infirmière*, elle nous transcrit des conversations incroyables, où les Allemands mettent en relief ces bonnes qualités françaises: la malice et la bravoure. Elle raille avec finesse la « kultur germanique » et ses prétentions à l'envahissement; elle nous dit aussi ses amertumes.

Mme Jean Leune mériterait toute notre reconnaissance pour son courage d'infirmière: elle a droit à

le secret de ses parfums; elle va même jusqu'à nous citer les chiffres de son budget. Ils sont surprenants; et je sais bon nombre de lectrices qui auraient peine à accepter pour exact le modeste bilan de l'élégante Nada.

Ce petit livre, que je voudrais voir devenir le bréviaire de la femme, vous donnera aussi des conseils. Le principal est celui-ci: ne soyez pas l'esclave de la mode; habillez-vous suivant votre type; ayez une personnalité dans votre toilette comme dans votre ameublement.

Savez-vous, Nada, que vous êtes, à la fois un philosophe et une grande féministe, puisque vous songez à libérer les femmes de ce tyran implacable: la Mode irraisonnable!

Mais votre voix est déjà entendue: Héroïque comme la Simone de Marcelle Tinayre, dévouée comme Mme Jean Leune, élégante et raisonnable, la Française se souviendra de la préface de votre livre. Comme vous, elle saura vivre modestement, sans rien perdre de son charme et de sa gaieté.

Marie Galtier.

LE LIVRE DE FRANCE

Littérateur, publiciste, oratrice, miss Winifred Stephens, l'auteur de nombreuses et fines pages sur nos grands romanciers modernes, vient de nous montrer une autre face de son talent. Dans un livre — *Le Livre de France* — édité et vendu le jour de notre fête nationale, au profit des départements envahis, elle a su réunir les pages les plus diverses sur la guerre actuelle. René Boylesve, Anatole France, Pierre Loti, la duchesse de Clermont-Tonnerre, Jacques Blanche, Maurice Barrès, la comtesse de Noailles, Eugène Brieux, Marie Lenéru, François de Curel, Rudyard Kipling y ont écrit des articles saisissants.

Nous ne saurions trop, ici, remercier miss Winifred Stephens de s'être faite, dans un but charitable, l'interprète de nos grands alliés. C'est là un bel acte d'amitié franco-anglaise.

Faut-il rappeler ici que miss Winifred Stephens s'est acquise, de l'autre côté de la Manche, une réputation de critique sagace et d'historien averti? Ses ouvrages sur Marguerite de France, sur la famille de La Trémoille, sur « Des Croisades à la Révolution française » ont contribué à faire connaître, en Angleterre, un peu de l'histoire française.

CAMPAGNE D'HIVER

Pour notre vestiaire

Voici septembre, les jours courts; l'automne est proche, puis l'hiver.

Une arrière-saison ensoleillée, comme nous avons quelquefois, retardât-elle l'échéance, un été de la Saint-Martin dût-il apporter son appoint à nos braves, préparant la grande poussée, il nous faut, à nous, femmes, qui cherchons par tous les moyens à parer aux détreffes dont nous avons chaque jour le spectacle, penser sans trêve à celles dont la vie matérielle reste désorganisée par la situation présente.

Et, parmi elles, les femmes appartenant à une classe qu'on n'a pas l'habitude de secourir sont certainement les plus à plaindre; je veux parler de celles qui, aux périodes les plus aiguës, doivent sauver, quand même, l'apparence.

C'est en leur nom que nous adressons un nouvel appel aux générosités délicates et intelligentes qui nous permettent de faire fonctionner notre vestiaire dans le but précis pour lequel il fut établi: c'est-à-dire d'une façon appropriée à cette classe que sont tenues à représenter nos sœurs des professions libérales, ainsi que celles qui sont contraintes, en l'état actuel, de choisir des professions en rapport avec les aptitudes créées par leurs milieux respectifs.

Lectrices fidèles, qui nous avez donné déjà votre effort; lectrices d'aujourd'hui, qui ne demandez qu'à nous seconder, nous lançons vers vous ce nouvel appel; cet appel auquel vous ne répondrez jamais trop, les besoins croissant en raison du temps qui s'écoule.

Nous comptons sur vous pour continuer à assurer la mise convenable qui est indispensable, la mise sans laquelle ne peuvent se présenter, là où nous avons à les envoyer, ces femmes de tout âge qui viennent à notre œuvre et que notre œuvre, avec votre coopération, parvient à caser.

De la chaussure au chapeau, le « Vestiaire de la Vie Féminine » a besoin de s'approvisionner pour l'hiver qui arrive... et qui sera le Grand Hiver, celui de la libération, de la victoire prochaine, celui qui nous rendra à toutes l'orgueil, celui qui nous ramènera la joie au foyer!

Françoise-Elisabeth.

Un million de repas

Depuis la guerre, la Fédération des Cantines Maternelles (présidence d'honneur, Mme Raymond Poincaré et M. Léon Bourgeois) — subventionnée par le comité du Secours National — a distribué un million (1 million 13.641) de repas gratuits sans enquête à toute femme enceinte, à toute mère nourrice, dans ses treize cantines parisiennes. Pour « tenir jusqu'au bout », la Fédération fait appel à la générosité de tous: 35 centimes assurent un repas à une mère. Trésorier, 55, boulevard Lannes, Paris-16^e.

Cà et là

Régiment féminin.

Avez-vous rencontré les enrôlées volontaires féminines? Vêtues d'une vareuse gris bleu, plaquée sur le buste et vague sur les hanches, guêtres, bottées, éperonnées, le grand feutre sur la tête et la cravache à la main, elles vont au pas, sous la direction de Mme Louise Arnaud.

Elles sont quatre mille, dit-on, divisées par escouades et par services. Les unes sont affectées à la cuisine, les autres à la couture, d'autres sont sténo-dactylo, d'autres encore sont télégraphistes, etc., et toutes n'ont qu'un désir: travailler pour leur pays!

Mais la France est traditionaliste, et je crains bien que l'effort de Mme Arnaud ne se brise devant la tradition, vous le savez comme moi: en dépit du rôle immense qui est attribué aux femmes, c'est aux hommes seuls qu'est réservé l'honneur de défendre la patrie!

Une opinion.

En 1778, l'impératrice Marie-Thérèse d'Autriche écrivait à sa fille, Marie-Antoinette, ses impressions sur la famille de Hohenzollern. « Cette famille, disait-elle, est d'un vigoureux despotisme militaire. Elle ne se soucie nullement du droit, de la vérité ou de l'honneur, et ne s'inquiète de rien, sinon du succès de ses propres intérêts. Voilà les signes caractéristiques qu'elle va conserver. Seulement, au lieu de son cynisme bien connu, en matière religieuse, vous noterez plus tard une profonde hypocrisie. »

Il est regrettable que François-Joseph n'ait pas eu la clairvoyance de son aïeule, qui, déjà, prévoyait l'histoire du « Vieux Dieu » de Guillaume II. Il est vrai que l'empereur d'Autriche est si vieux que, comme l'on dirait au Palais, « il est depuis longtemps dans la seconde enfance abandonnée et coupable. »

LEÇONS PAR CORRESPONDANCE PIGIER
Rue de Rivoli, 53, PARIS
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

Tommy apprend à faire la cuisine



A Stepney (Angleterre) existent des écoles spéciales où des professeurs femmes instruisent les soldats désignés à cet effet, en l'art subtil de la cuisine. Les cuistots britanniques apprennent très vite leur métier et s'en vont faire des merveilles dans les marmites du front.

"Les Français font les choses les plus belles qui soient sur cette terre"

Pour des motifs bien connus, le nombre des participants à l'Exposition Internationale de San-Francisco n'a pas été aussi considérable, ni leurs envois aussi importants qu'on aurait pu l'attendre en temps normal. Un trait, toutefois, frappe l'observateur le plus superficiel, c'est la supériorité de la France relativement à toutes les autres nations dans les choses qui concernent le développement artistique.

Le pavillon français est vaste : c'est une reproduction exacte de l'Hôtel de la Légion d'Honneur à Paris. Avec une générosité caractéristique, une portion considérable de l'intérieur a été mise à part pour les Belges. Dans la section française, la note dominante est le bon goût et la beauté. Qu'il s'agisse de bijoux, de vêtements de femmes, de tapisseries, de mobilier ou de quoi que ce soit, on trouve là le dernier mot, ou à tout le moins le plus récent, pour tout ce qui a trait à la compréhension et à l'exécution artistiques. On croirait être au pays de Ferie. Il n'y a pas un objet qui ne soit d'un ordre absolument supérieur.

Quand on passe de ce pavillon dans le reste de l'Exposition, on a l'impression d'errer, pour tout ce qui concerne l'art, parmi des œuvres de simples amateurs. Tout semble fautif, sans raffinement, mal exécuté, et cela bien que, en réalité, il se trouve là cependant des choses belles en elles-mêmes. C'est le contraste qui donne cette impression. Qu'il soit donné aux Français de faire les choses les plus belles qui soient sur cette terre ne peut être contesté. Qu'ils se trouvent, au point de vue de l'art, sans rivaux est maintenant démontré.

Ce qui donne une note de tristesse à tout cela, c'est que c'est cette même nation française qui souffre maintenant si cruellement du fait de la guerre. La France ne peut être tuée, quelque grandes que soient ses souffrances, mais quiconque a l'amour du bien, du vrai et du beau en art s'afflige à l'idée que cette guerre insensée aura détruit une si grande proportion de la meilleure habileté créatrice qui soit au monde.

S'il était possible d'assassiner l'art français et tout ce qu'il représente, ce serait ramener le monde là où il fut après que des envahisseurs eurent détruit l'art des Grecs. (*Philadelphia Inquirer*.)

M. Jacques Lebaudy interné en Amérique

LONDRES. — De New-York au *Daily Express* : M. Jacques Lebaudy, qui s'était fait remarquer par ses excentricités depuis qu'il habite l'Amérique, et surtout depuis la guerre, vient d'être interné au sanatorium de Lowden, à Amityville (Long Island).

Nouvelles brèves

Conseil des ministres. — Les ministres se sont réunis en conseil hier matin, à l'Élysée, sous la présidence de M. Raymond Poincaré.

MM. Delcassé, ministre des Affaires étrangères, et Millerand, ministre de la Guerre, ont mis le conseil au courant de la situation diplomatique et militaire.

Remise de décorations au Havre. — LE HAVRE. — En présence d'une foule nombreuse, le contre-amiral Biard, gouverneur de la place, a remis la croix d'officier de la Légion d'honneur au lieutenant-colonel Kremberger, chef d'état-major ; trois croix de chevalier, onze médailles militaires et soixante croix de guerre.

Ensuite a eu lieu le défilé des troupes.

La rentrée de l'or. — BLOIS (Dép. partic.). — A la succursale de la Banque de France, les versements d'or dépassent 2 millions 800.000 francs. Aux Montils, M. Palais, garde champêtre, a réussi à faire verser 2.445 francs par les habitants de la commune. Bravo, garde champêtre !

Ne désespérez jamais. — WASSY (Dép. partic.). — M. Georges Millot, de Joinville, caporal au 160^e d'infanterie, était porté disparu depuis le 5 septembre 1914, et sa famille était sans nouvelles depuis cette date.

Elle vient d'être informée par le Comité central de la Croix Rouge de Berlin que ce soldat, blessé à Sommeville (Meurthe-et-Moselle), était interné à Güstrova, grand-duché de Mecklembourg-Schwerin.

On juge de la joie des parents.

La mort d'un héros. — TOULON. — Le lieutenant-colonel d'infanterie Amaury d'Adhémar, l'un des héros des Dardanelles, qui était revenu à Toulon le mois dernier, vient de mourir de la fièvre typhoïde à l'hôpital de Saint-Mandrier.

Les funérailles solennelles du lieutenant-colonel Amaury d'Adhémar ont eu lieu à Saint-Mandrier, en présence de toutes les autorités.

Le premier anniversaire de Gerbeville. — GERBEVILLE. — En dépit d'une pluie diluvienne, le premier anniversaire de la délivrance de Gerbeville a été célébré par plusieurs milliers de personnes.

Deux cérémonies ont eu lieu : l'une sur la tombe de quinze des nombreux habitants fusillés par les Barbares ; l'autre, au pied du monument provisoire élevé aux morts sur le champ de bataille. A chaque cérémonie, M. Mirman, préfet, a prononcé un patriotique discours.

Expulsion d'un journaliste américain de Suisse. — BERNE. — Aujourd'hui, le Conseil fédéral a décidé d'expulser de Suisse le journaliste américain, lieutenant-colonel Emerson, qui, en décembre 1914, publia dans la *Gazette de Francfort* de faux renseignements sur une prétendue discussion intervenue entre le président de la Confédération, M. Motta, et le ministre d'Angleterre à Berne.

La récolte du coton aux Etats-Unis. — WASHINGTON. — Le département de l'Agriculture évalue la récolte du coton, cette année, à 11 millions 800.000 balles.

Les finances du Brésil. — RIO-DE-JANEIRO. — Le président de la République du Brésil a sanctionné le décret portant émission de 350.000 contos de reis en papier, pour le paiement des dettes d'or et de papier du Trésor antérieures à 1915, et pour la protection du commerce du café et autres produits nationaux.

A l'Académie de Médecine

Les vaccins paratyphiques

M. Chantemesse fait une communication sur les vaccins mixtes, c'est-à-dire vaccinant l'homme à la fois contre la fièvre typhoïde et contre les fièvres paratyphoïdes A et B.

Il affirme que le vaccin mixte donne de très bons résultats quand il est préparé avec 50 0/0 de bacilles typhiques, 30 0/0 de paratyphiques B et 20 0/0 de paratyphiques A.

M. H. Vincent apporte de nouvelles remarques sur le vaccin mixte, antityphoïdique et antiparatyphique. Après avoir constaté avec satisfaction que M. Vidal accorde son suffrage aux vaccins mixtes, il rappelle que depuis cinq ans il prépare lui-même de tels vaccins, comprenant les antigènes typhoïdique, paratyphique A et paratyphique B mélangés à volume égal (*Journal Médical Français*, 15 octobre 1913). Ces vaccins ont été inoculés avec le plus favorable résultat à des milliers de sujets, et le laboratoire du Val-de-Grâce continue à en préparer et à en envoyer.

Toutes les fois que le paratyphus s'est manifesté à l'état épidémique, M. Vincent a recommandé vivement l'emploi de ces vaccins, notamment au Maroc oriental en 1913 et en 1914. De même, suivant les instructions qu'il a données, l'armée italienne fait systématiquement, depuis 1912, usage du vaccin mixte. Son emploi ne constitue donc nullement une méthode nouvelle.

Puisqu'il est démontré que la fièvre paratyphoïde A ou B se manifeste actuellement à l'état épidémique, M. Vincent estime qu'il y a lieu de pratiquer, dans les circonstances présentes, la vaccination mixte contre la fièvre typhoïde et contre les fièvres paratyphoïdes. Les deux méthodes de vaccination simultanée ou successive ont été appliquées par lui avec succès.

Dans les circonstances présentes, la seule méthode prophylactique véritablement efficace est la vaccination spécifique. C'est la barrière la plus sûre que l'on puisse opposer aux maladies typhoïdes. Pour ces dernières, la recherche et l'isolement des porteurs de germes sont illusoire, inapplicables et d'ailleurs incertaines.

Au cours de la même séance, MM. Bérard et Lumière ont fait une communication sur le tétanos tardif, et MM. Claude et Porak une communication sur le syndrome de la queue de cheval par projectile de guerre.

Changements d'adresse

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'aux demandes présentées dans les conditions ci-dessus.

DU 31 AOUT 1945

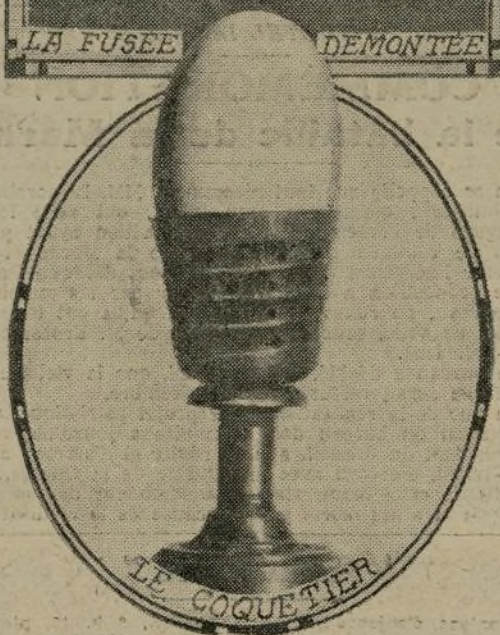
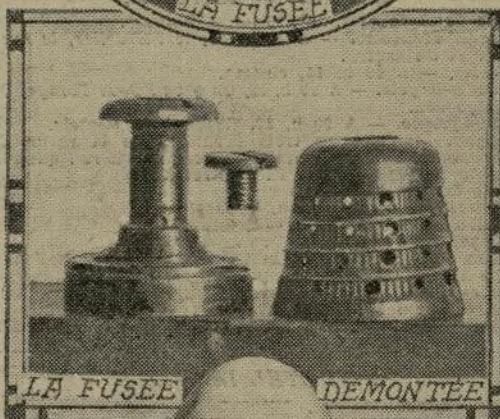
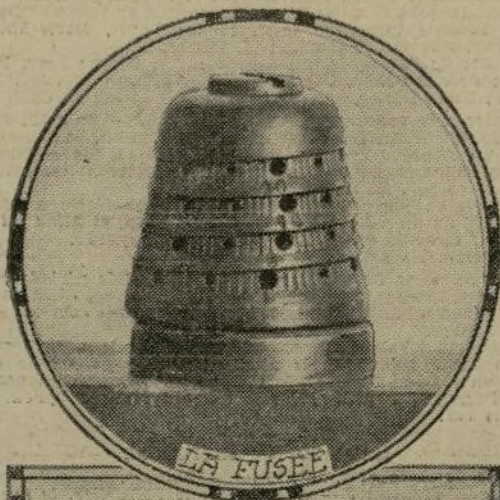
Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. --- Volumard,

NOS ÉCHOS ILLUSTRÉS



IL ENLEVA L'ECRITEAU

Les Allemands avaient dressé sur leur tranchée l'écriteau : « Varsovie est pris. » Ce poilu (X), classe 15, alla cueillir la pancarte.



LES PETITS TRAVAUX DU FRONT

Avec une fusée d'obus, nos ingénieux poilus fabriquent un coquetier élégant. Cette fois, c'est de l'orfèvrerie boche... faite en France.



MISS ELLEEN LEE «LUNCHE» EN TAMISE

Grande nageuse, cette sportive Anglaise prend plaisir à déjeuner dans l'eau. Elle peut nager 22 milles en six heures et demie, et sans boire.



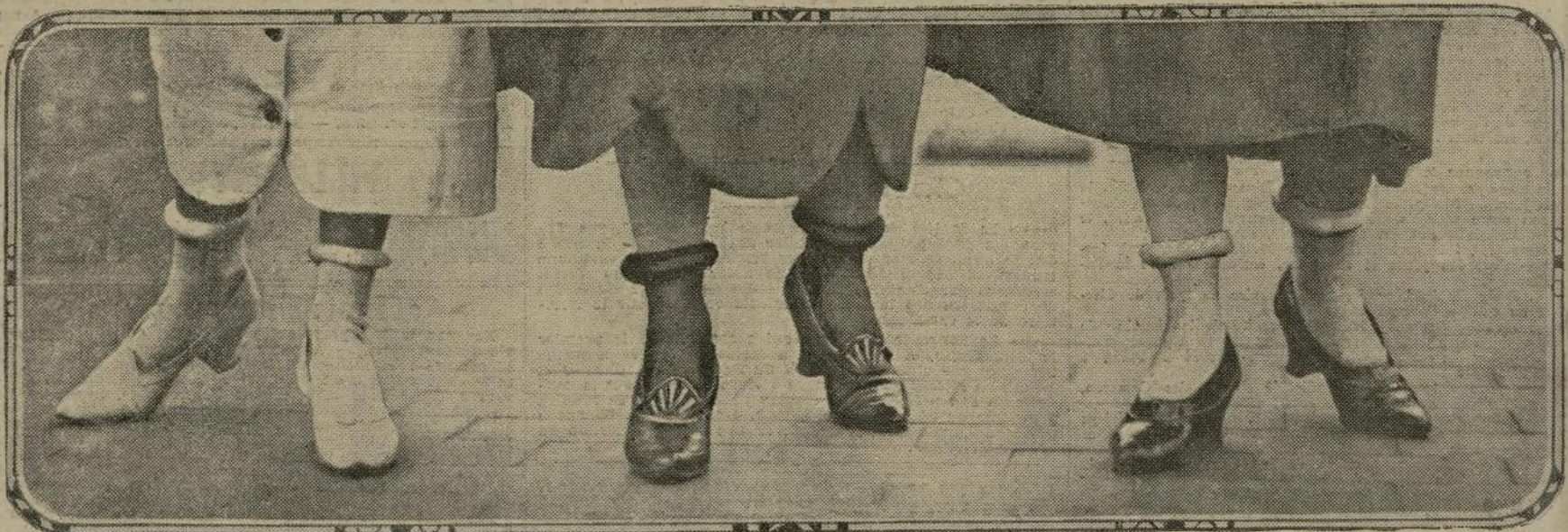
LES PLAFONDS SEMI-SPHERIQUES

Parmi les perfectionnements du front, figure cette casemate qui résiste efficacement au choc des plus formidables obus.



MARCEL HABERT DEVANT SA «CAGNA»

Plus d'un homme politique est au front. M. Marcel Habert, conseiller municipal de Paris, y a un logis pittoresque, dans la région de Saint-Mihiel.



LES CHAUSSETTES AMERICAINES

Notre mode française se défend des excentricités, en ce temps où le monde est à feu et à sang. Certaines Américaines — disons-le, elles ne sont pas nombreuses — n'observent pas la même réserve. Elles ont inventé la mode de la chaussette roulée. Cette innovation a un vif succès de ridicule, sur la promenade de Broadway. Les messieurs, amusés, ne critiquent qu'en termes mesurés, mais les dames n'épargnent pas le reproche amer à ces élégantes qui, assurément, exagèrent.